FORCE et FORME

Si l'on entend par « force » l'application spontanée d'une pression physique ou encore l'expression brute d'un élan vital, et par « forme » l'ordre ou la structure qui intègre une pluralité d'éléments, quels rapports peut-on observer mais aussi doit-on instaurer entre la force et la forme ? Ne semble-t-il pas que la force soit antérieure à la forme en ce que les éléments (le contenu, la matière, le fond) précèdent leur articulation selon une forme (une manière, un ordonnancement) qui les contient au mieux selon l'agencement le plus économique possible, et même que la force règle la forme en ce que celle-ci n'est que la résultante et le moyen du rapport des forces qui en permet l'équilibre, l'harmonie et donc la conservation et même l'expansion optimale ? N'est-ce pas le cas jusque dans la réalité humaine elle-même puisque l'être en-soi sensible de l'homme précède et règle son être pour-soi spirituel, les besoins de son corps et les désirs de son cœur commandant aux aspirations et aux idées de son âme, à tel point qu'il faudrait reconnaître (de fait) et cultiver (en droit) préférentiellement et même exclusivement la force (« l'instinct sensible », Schiller), en en faisant la loi qui préside à l'accomplissement de l'humanité dans tous les domaines de l'expérience que l'homme fait du monde, d'autrui et de soi, comme dans l'exemple prototypique de l'esthétique dionysiaque (Nietzsche) d'une beauté énergique qui déplace et même dépasse toutes les lignes ? N'est-ce pas un tel mouvement de fond qui emporte aujourd'hui la philosophie elle-même, voire toute la culture contemporaine, vers un existentialisme potentiellement amorphe, selon lequel la force existentielle précède, règle et surtout excède toute forme essentielle, que sa rigidité rendrait même obsolète car dommageable à l'épanouissement de la vie, notamment dans le domaine des mœurs ?

Cependant un tel expressionnisme vitaliste ne comporte-t-il pas des limites et même des pathologies puisque, bien loin de permettre ce qu'il promet **-** c'est-à-dire la joyeuse et féconde expansion de la force selon une régulation ou formation immanente et spontanée, l'affrontement des forces engendrant en et par lui-même l'agencement des formes, ou encore du *chaos* surgissant le *cosmos*, selon la théorie de la physique contemporaine dite « order from noise », R. Thom **-**, il s'avère, pour le moins, impuissant à équilibrer harmonieusement les forces (et les formes qui leur sont soumises) pour le meilleur des mondes possibles mais, aussi et surtout, redouble, pour le pire, la guerre des forces, pour le plus grand profit des plus forts et des plus rusés, en reconduisant les hommes à la violence de leur état de nature ? S'il faut bien admettre qu'« une forme sans force est vide », comment ne pas tenir qu'« une force sans forme est aveugle » et donc finalement impuissante ou bien destructrice ? Ne faut-il pas reconnaître alors que la forme (le tout) règle les forces (les parties), en ce qu'elle en commande les rapports (la structure) selon une logique qui les transcende et même les précède, comme l'essence informe une existence qui sinon demeurerait amorphe et serait donc destinalement promise au *chaos* voire au néant ? N'est-ce pas tout particulièrement le cas dans la réalité humaine, où la mise en forme du monde par « la faculté symbolique » (Cassirer) ou encore « l'instinct formel » (Schiller), qui constitue le plus propre de l'homme comme être spirituel, informe en même temps son être sensible en en sublimant les déterminations empiriques pour structurer sa connaissance et son action, et donc son existence elle-même ? N'est-il pas urgent aujourd'hui de soumettre à nouveau la force à la forme pour réinstituer les rapports des hommes entre eux et au monde, en nous ressouvenant de l'enseignement de la philosophie antique selon laquelle la forme essentielle précède et règle la force existentielle, mais aussi de la leçon de l'humanisme classique pour qui une éducation esthétique apollinienne de l'homme (Schiller) pourrait pacifier les rapports des hommes entre eux en contribuant à l'institution en chacun d'eux d'une ligne symbolique qui contienne les mouvements du corps et les élans du cœur ?

On voit donc que ce qui est ici en jeu c'est la capacité de l'homme de se connaître et de s'accomplir au mieux comme « animal symbolique » (Cassirer), tragiquement tendu entre la force qui le rive à sa douloureuse inscription dans la finitude et la forme qui médiatise son aspiration à une infinitude heureuse, notamment en notre époque contemporaine où la remobilisation générale des forces les plus obscures semble bien menacer de faire s'abîmer définitivement dans un nihilisme amorphe le monde des formes culturelles laborieusement mises en œuvre par l'humanité dans son développement historique.

Joël GAUBERT, le 22 février 2004

N. B. : Pour un examen plus détaillé et déployé des rapports de la force et de la forme, voir J. Gaubert, « Force », dans *Vices ou Vertus ?*, M-Éditer, 2008.